

**La condition biographique**  
**Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée**  
 Par Christine Delory-Momberger  
 Téraèdre, Collection « Autobiographie et éducation »  
 122 pages

Le nouvel ouvrage de C. Delory-Momberger se penche sur ce qui sera nommé tout au long des pages la « condition biographique ». Le sous-titre précise que celle-ci, par le truchement du récit de vie, sera analysée dans le contexte de notre « modernité avancée », et, de façon imbriquée et complémentaire, chacun des six essais proposés à la lecture tend à renforcer l'hypothèse selon laquelle les transformations sociales intervenues depuis quarante ans ont bouleversé les modes de vie et ont produit de nouveaux rapports entre individus et société, la biographie (et l'acte de se biographier) étant devenue à la fois processus de construction individuelle et élément déterminant de la production de la sphère sociale (p. 13).

Plus en détail, la lecture suivie de l'ouvrage mène au constat que dans cette « modernité avancée » (expression empruntée à Ulrich Beck et préférée à « postmodernité », « hypermodernité », « surmoderne » ou même « société postindustrielle »), les principes intégrateurs de jadis ont disparu, ainsi que le type de récit de soi qui les accompagnait. L'école, la famille, l'entreprise, le monde du travail, les organisations syndicales, les partis politiques, les églises, institutions hier intégratrices des individus et générant les récits qu'ils faisaient d'eux-mêmes, ont perdu de leur influence, ont été périphérisées sans être réellement remplacées par de nouvelles institutions présentant les mêmes caractéristiques de ciment – ou au moins de « liant » - social. En lieu et place s'est installée une individualisation confrontant directement chacun à lui-même, en un individualisme social, différent de l'individualisme moral (développement et émancipation de la personne) et de l'enfermement sur soi de l'égoïsme moderne (p. 15). A défaut des institutions intégratrices anciennes et en vertu des tâches qu'il doit accomplir dans la société du marché, l'individu lui-même devient désormais l'institution, d'où l'intérêt que vont sembler lui accorder le dogme néolibéral et la globalisation. Cet individu n'est plus intégré socialement, en quelque sorte dès sa naissance, il se doit à présent de s'intégrer de lui-même, s'autoréalisant individuellement du mieux qu'il le pourra (répondant ainsi - ou non, ou plus ou moins bien - aux incitations à être « acteur de sa vie » ou « auteur de son histoire »). Et il doit en nombre d'occasions inventer sa biographisation singulière, qui n'est plus accompagnée ni « guidée » par une intégration rendant plus accessible, par sa vertu de reproduction, ce travail biographique qui était comme tracé par avance et répondait à une sorte de « patron biographique » de base. Ainsi, il y a environ trente ans, dans les milieux populaires ou le bas des classes moyennes (ouvriers, employés), l'organisation du récit de vie était linéaire, continue, avec souvent comme point central l'activité professionnelle (généralement suivie), et chacun se reconnaissait dans cette histoire, s'y identifiait (p. 34). Trois ou quatre décennies plus tard, de nos jours, il n'y a plus de place « par avance » dans la société, les activités professionnelle sont devenues volatiles, changeantes, et les histoires ne sont plus linéaires mais « plurielles et éclatées », avec la conséquence qu'il est devenu difficile d'y d'établir continuité et permanence, ce qui rend d'autant plus périlleux le travail de se biographier. Mais ces biographisations périlleuses constituent néanmoins autant de signaux sociaux pour qui les commande et les reçoit, si bien que le biographique est devenu un *fait social*

et la biographisation une forme essentielle d'institution de la société, en lieu et place des anciennes institutions intégratrices (p. 24).

Pour synthétiser le propos dense de C. Delory-Momberger, nous sommes actuellement, avec la condition biographique, en une époque nouvelle établissant une césure avec les temps précédents (comme ce put être le cas avec la Renaissance ou les Lumières). La condition biographique est de toutes les époques, acquérant de la sorte des contours anthropologiques durables et continus (ceci semblant confirmé de façon inattendue, entre autres, par les neurosciences avançant l'idée d'une structure narrative de la conscience (p. 30), en fonction de laquelle, avant même l'écrit ou l'oral, nous configurons nos vies mentalement dans la syntaxe du récit), avec cette particularité qu'en une période de ruptures et de transitions tous azimuts depuis le dernier tiers du XXe siècle, cette condition biographique est confrontée à des éléments nouveaux confinant souvent sociologiquement à l'anomie, ou à ce qui pourrait en être proche, ce à quoi vient s'ajouter le trouble produit par l'effacement des « grands récits » modernes (matrices narratives venant modéliser le collectif comme l'individuel) porteurs de dynamisme et de perspectives sociales (Essai 6, p. 93). Depuis les années 1970, l'affaiblissement des institutions productrices d'individus produisant à leur tour de la biographisation selon un certain régime, laisse place à de nouvelles biographisations que semblent rechercher, voire traquer, toutes les formes d'attention et de soutien social inventés par les Etats pour pallier le délitement (RMI, RSA, types divers de formations, de reclassement, dispositifs d'accompagnement à l'insertion...).

Le cinquième essai de l'ouvrage « l'Etat social et le sujet biographique », s'intéresse ainsi aux travailleurs sociaux, qui doivent décoder les nouvelles trajectoires sociales et les nouvelles biographies qui se constituent dans ce qui devient de plus en plus un no man's land individuel et social. Comme jadis l'individu est aux prises avec son récit de soi, mais son parcours de vie, pris dans l'incertitude accrue de la société du marché, n'est plus aussi aisé à mettre en unité, en cohérence, le sens étant sans doute encore plus difficile à décrypter qu'auparavant. Il lui est demandé (voire il se voit sommé), de lui-même, de produire du discours de soi biographisé, alors même que cela, dans la fuite des repères anciens et la multiplication des nouveaux liés à la mondialisation, devient une entreprise des plus complexes, à cause de la sinuosité des parcours, de la multiplicité des bifurcations, des fourvoiements, des retours en arrière. Et le travailleur social qui écoute ces récits s'élaborant difficilement, se trouve pris dans la contradiction entre l'urgence de chaque situation qui lui est soumise, et le fait que toute écoute convenable d'autrui réclame du temps, indispensable à l'établissement d'un sentiment de sécurité psychologique (p. 85). En plus de cette situation inconfortable de part et d'autre, il convient d'ajouter que c'est aux plus vulnérables, aux plus dépourvus de possibilités personnelles de le faire (capital culturel, capacité de maîtriser la langue et de structurer le discours) qu'il est précisément demandé de faire état de leur « capital biographique » pour pouvoir bénéficier de mesures d'aide ou de soutien. Si elle a de tout temps été anthropologiquement présente, dans notre société avancée la condition biographique devient un élément central de nos vies, avec cette fois de l'injonction sociale récurrente et des difficultés accrues. C'est à l'aune de la capacité supposée de chacun à se biographiser dans un monde mouvant, incertain, que le pouvoir d'autoréalisation de soi est réclamé, ceci venant asseoir toujours davantage la société de l'individualisme porté par le néolibéralisme.

Le dernier essai-chapitre, « Fin ou métamorphose des grands récits », avance l'idée qu'au sein de la mondialisation voyant la disparition des anciens grands récits ou « métarécits » (J.F. Lyotard), un nouveau grand récit serait justement celui de la mondialisation elle-même. Selon les points de vue, du « récit » de cette mondialisation/globalisation sortirait soit un monde homogène et unifié par l'économique et l'industriel en leur version néolibérale, soit un monde éclaté et fragmenté. Suivant cette seconde possibilité, ce serait désormais au sein de fragments de temps et d'espaces qu'évoluerait l'individu (importance à ce propos de l'essai 3 « Biographie, corps, espace »), contrairement au vécu « unifié » de ses aînés. C'est à lui de se trouver une localisation, des lieux qui ne lui sont plus « donnés », et il ne peut y parvenir que par retour réflexif sur son expérience, par la biographisation de son vécu - ce *faire lieu* en soi-même - et c'est grâce à sa réflexivité qu'il parviendra à relier dans le monde ce qui a été délié, ce qui pourrait constituer finalement une bonne définition de la condition biographique. Le grand récit de notre contemporanéité ne serait plus la Modernité, le Progrès, scientifique ou autre, l'Emancipation du sujet, autant de récits du monde ou de société, mais bien plutôt le récit de l'individu faisant société et monde, puisqu'il semble que c'est à lui que revient maintenant de reproduire la sphère sociale et de médier le monde (p. 114).

Les remarques de C. Delory-Momberger (érudites dans le bon sens du terme, sachant mettre en rapport de nombreux auteurs interpellant les nouvelles problématiques de société) sur le fonctionnement de notre monde globalisé économiquement, sur les dégâts individuels engendrés (se remarquant aisément dans toute biographie ou récit de soi de personnes concernées, chose qui ira probablement augmentant sous les effets de la crise économique mondiale), sont bienvenues et elles montrent combien cette globalisation parvient à s'infiltrer dans les replis les plus personnels et intimes des individus. Les mots, les concepts utilisés à ce propos sont pertinents, les analyses convaincantes, ceci hors de toute idéologie à tendance partisane et superficielle. On peut sans doute avancer que C. Delory-Momberger, à condition qu'on la lise avec l'attention qu'on lui doit, a ce talent d'écriture et d'analyse qui permet de suivre pas à pas un raisonnement serré en sciences humaines, sans que la qualité de dénonciation, le cas échéant, en soi évitée, déviée ou évacuée. A noter aussi, toujours sous-jacente à l'écrit semble-t-il, la volonté d'ausculter lucidement une thématique de recherche chère depuis longtemps à l'auteure (dix années de travail depuis la parution en 2000 de son ouvrage *Les histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*), avec une objectivité qui pourrait dans le pire des cas conduire à disqualifier socialement et politiquement la thématique elle-même (le récit de soi pouvant, dans une logique poussée à l'extrême, sembler courir le risque de devenir en certains cas un facteur de darwinisme social aux mains du néolibéralisme et de la globalisation ; de notre côté nous nous souvenons avoir voulu affirmer un sens critique et des volontés d'objectivité voisines à propos de notions telles que l'autoformation ou l'éducation tout au long de la vie, dont nous étions et sommes toujours proches). Tout en demeurant impliquée dans cette thématique du récit de soi, l'auteure sait nous faire entrer dans la problématique nouvelle de la condition biographique, et à la fin de la lecture (toujours aisée, l'écriture, bien que très précise, fouillée et rigoureuse, demeurant accessible même aux néophytes), on a le sentiment d'être mieux pourvu pour construire un point de vue avisé et critique sur la situation du récit de soi dans

notre monde contemporain. Ces essais permettent au regard de ne pas se satisfaire d'impressions dichotomiques simplificatrices, et de mieux penser dans toute sa complexité actuelle l'œuvre à la fois de l'autoréalisation de soi et de biographisation du processus ainsi produit.

S'il est vrai que le phénomène est prégnant, se généralisant socialement, tant dans ses « déficits » éventuels que dans ses bénéfiques, et s'il ne fait guère de doute qu'il soit durable au moins pour les prochaines années, affiner le regard sur lui ne peut être qu'utile et salutaire – tant scientifiquement qu'humainement -, le précieux travail de C. Delory-Momberger nous y aidant considérablement.

Christian Verrier  
Maître de conférences en sciences de l'éducation  
Université Paris 8 Saint-Denis-Vincennes